

lie donc humblement, monseigneur, d'adoucir par une parole de regret votre emportement à mon égard.

Le duc de Chartres haussa les épaules, et offrit de nouveau son bras à Nativa, qui se recula d'un pas :

— Venez-vous, mademoiselle, lui dit-il sans répondre à de Morvan.

— Monseigneur ! s'écria le chevalier, dont les yeux brillaient davantage à mesure que son visage pâlisait de plus en plus ; monseigneur, je vous en conjure, ne me forcez pas, par un mépris immérité, à vous rappeler que, comme vous, je suis gentilhomme.

— Que signifie cela ? demanda le duc avec un commencement d'impatience.

— Cela signifie, monseigneur, reprit de Morvan en élevant la voix, malgré ses efforts pour conserver son sang-froid, cela signifie qu'un gentilhomme porte une épée pour défendre ou venger son honneur. Je suis gentilhomme, j'ai une épée, mon honneur est attaqué ! . . .

— Un duel avec moi ! interrompit le neveu de Louis XIV avec hauteur et colère.

— Pourquoi pas, monseigneur ?

A la fermeté digne, presque provocatrice avec laquelle de Morvan fit cette réponse, le duc de Chartres le regarda avec une attention qu'il ne lui avait pas accordée jusqu'alors.

— Il faut que vous soyez bien osé ou bien mal appris pour parler ainsi, lui dit-il.

— Monseigneur, j'ose, il est vrai, beaucoup, et mon père, M. le comte de Morvan, m'a appris, lorsque j'étais tout enfant, qu'un homme de noblesse ne doit jamais laisser passer impunie une injure ! A mesure que j'ai avancé en âge, la recommandation de mon père s'est de plus en plus gravée dans mon esprit. Aujourd'hui, elle est devenue pour moi une religion !

— Allons, c'est assez ! dit le duc de Chartres.

— Monseigneur, vous ne vous éloignerez pas avant de m'avoir accordé la réparation que je sollicite, humblement je vous le répète, de votre justice, reprit de Morvan en se plaçant entre le prince et Nativa. Je vous en conjure à mains jointes, ne me forcez pas à sortir du respect que je vous dois.

— Ah ! parbleu ! voilà qui est trop fort ! Qu'en penses-tu, l'abbé ? dit le duc de Chartres, qui, doué d'une extrême bravoure et d'un tempérament fougueux, commençait à sentir la colère lui monter au cerveau. Je ne sais qui me retient de bâtonner cet impertinent.

— Jour de Dieu ! vous avez péché et vous allez mourir ! s'écria de Morvan ivre de rage. Allons, monseigneur, choisissez ! l'épée hors du fourreau ou mon gant sur votre visage !

A cette explosion de fureur si longtemps contenue, et qui aboutissait à un sanglant outrage, le duc de Chartres pâlit à son tour.

Toutefois, se battre en duel avec un hobereau de province et cela dans les jardins de Versailles, pour ainsi dire sous les yeux du roi, parut au jeune prince une telle monstruosité, qu'il hésita.

— Quoi ! monseigneur, reprit de Morvan, les gazetiers ont-ils donc tellement menti en parlant de votre conduite à Mons, Steinkerke et à Nerwinde que vous ne sachiez pas comment on tient la garde d'une épée ! ou bien la bâtarde a-t-elle passé dans votre famille à ce point qu'il ne vous reste plus une goutte de sang noble dans les veines !

L'impétuosité et le courage du duc de Chartres n'avaient pas besoin d'un tel stimulant pour éclater.

— En garde, monsieur ! s'écria-t-il, mettant vivement l'épée à la main.

De Morvan imita le prince. Dubois hésitait

à s'élançer entre les combattants, lorsqu'un nouveau personnage sortit du petit bois, à la lisière duquel se passait cette scène, et se précipitant entre le duc et le chevalier :

— Arrêtez, de Morvan, dit-il en saisissant l'épée du jeune homme.

Cet homme était le baron Legoff.

— Arrière, monsieur ! s'écria le duc de Chartres.

— Je regrette, monseigneur, de ne pouvoir vous obéir, répondit le boucanier qui se découvrit respectueusement devant le neveu du roi ; il m'est impossible de laisser commettre un crime ! . . .

— Un crime ! répéta le duc de Chartres.

— Certes, monseigneur, un crime ! Par quel autre mot qualifier l'action d'un gentilhomme qui ose menacer le sang royal !

— Je venge une insulte reçue, s'écria de Morvan. Mais Legoff l'interrompant aussitôt :

— Chevalier, lui dit-il d'une voix grave presque solennelle, un prince du sang n'insulte un gentilhomme qu'autant que cette insulte entraîne avec elle le déshonneur. Si, mari, l'on vous avait enlevé votre femme par la violence ; frère, votre sœur, alors je vous dirais : " Assassinez le coupable, mais ne vous battez pas avec lui ! " En dehors de ces deux exceptions, je ne vois aucun cas capable de vous justifier. . . Allons, mon pauvre Louis, du courage ; à genoux devant monseigneur et rendez-lui votre épée !

— Moi à genoux ! moi rendre mon épée ! s'écria de Morvan en repoussant Legoff.

— Louis, reprit le boucanier avec une émotion profonde et dont il était impossible de mettre la sincérité en doute, je tiens à l'honneur du fils de mon ancien frère d'armes autant et plus peut-être qu'à mon propre honneur ! Au nom de votre père, le comte de Morvan, à genoux, Louis, rendez votre épée !

Il y avait un tel accent de conviction, de tristesse, de douceur et de fermeté tout à la fois dans la parole du boucanier ; le souvenir qu'il évoquait était d'une telle puissance sur l'esprit du gentilhomme, que, vaincu, subjugué par une force supérieure à sa volonté et son orgueil, il céda.

— Monseigneur, balbutia-t-il en fléchissant le genou devant le duc de Chartres et en lui présentant son épée par la garde, je m'accuse d'un moment de folie, et j'attends vos ordres.

— Relevez-vous, monsieur, et repenez votre épée dont la France a besoin, répondit avec dignité le duc de Chartres : on plaint les fous, on ne les condamne pas.

— C'est rude, mon enfant. Que veux-tu ? noblesse oblige ! murmura le boucanier à l'oreille de de Morvan.

Le duc de Chartres salua courtoisement les deux gentilshommes, et s'éloigna en compagnie de Dubois.

— On ne condamne pas les fous ! Soit ! pensait l'abbé, mais on les enferme. . . Ce de Morvan est archi-fou, il faut donc qu'il soit archi-enfermé. . . J'y aviserai !

Une fois que le duc de Chartres se fut éloigné, de Morvan offrit son bras à Nativa.

— Pourquoi cet air accablé et honteux, chevalier ? lui dit la jeune fille. Je vous ai admiré tout à l'heure dans votre colère et dans votre humiliation. . . et à présent. . . je vous aime !

## XII

De tous les courtisans, qui, soit par curiosité, soit par ambition ou par devoir, assistaient à la fête, le plus heureux était, certes, Louis de Morvan.

Il n'avait ni grand cordon, ni charge lucrative et brillante, ni état de maison, rien enfin de tous ces biens et de toutes ces dignités qui, pour la plupart des nobles de l'époque,

constituaient le bonheur ; mais il aimait Nativa avec la ferveur enthousiaste d'une nature simple et puissante, et Nativa venait enfin de se lier à lui par un aveu qui, pour le cœur honnête et loyal du jeune homme, équivalait à un indissoluble serment.

En outre, — complètement inespéré d'un bonheur auquel une heure auparavant il n'aurait osé croire, — il avait gardé Nativa pendant près d'une demi-heure à son bras, l'entretenant de ses projets d'avenir, de ses souffrances du passé, de son enivrement actuel ; et l'adorable Espagnole, loin de se fâcher de sa hardiesse, avait paru l'encourager par d'enivrants regards et de douces paroles.

Aussi, lorsque de Morvan, après avoir reconduit Nativa auprès de son père, se retrouva seul, était-il ivre de joie.

Si quelqu'un lui eût adressé en ce moment la question la plus banale et la moins embarrassante, il est certain qu'il eût été incapable d'y répondre ; il ne savait ni où il était ni ce qu'il faisait ; il regardait sans voir et écoutait sans entendre : une seule pensée absorbait toutes ses facultés : la pensée qu'il était aimé. En dehors de Nativa, rien n'existait pour lui dans la nature.

Ce fut Legoff qui le retira de cette espèce d'extase.

— Eh bien ! mon cher Louis, lui dit le boucanier, qui n'avait pas cessé tout le temps que le jeune homme était resté avec l'Espagnole, de le suivre à distance, eh bien ! mon cher Louis, j'espère que vous ne vous repentez pas d'être venu à la fête. Tudieu ! quels transports ! Savez-vous bien qu'auprès de vous le grand Amadis des Gaules n'aurait guère brille ! Si votre constance répond à votre passion, voilà un amour qui vous accompagnera jusqu'à la tombe !

— Dites, mon cher Legoff, jusqu'au ciel !

— Peste ! il vous faut l'éternité ! . . . Heureusement, mon cher enfant, qu'à votre âge l'éternité en amour se résume par trois mois de fidélité. . . ce qui est déjà fort joli !

— Ah ! baron, pouvez-vous parler ainsi !

— Dame ! je parle de souvenir et par expérience ! Je n'ai jamais aimé plus de quinze jours ! c'est donc par pure complaisance et pour ne pas trop choquer votre enthousiasme, que je vous accorde trois mois ! Voyons, causons un peu raison, si c'est possible. Quels sont vos projets ?

— Mes projets ? répéta de Morvan avec étonnement et comme s'il ne comprenait pas cette question, mais je n'en ai aucun, baron. J'aime Nativa, je suis aimé d'elle, l'avenir est à moi ! Voilà tout.

— Mon cher Louis, les gens qui comptent sur l'avenir, négligent le présent et ne réussissent jamais ! . . . De deux choses l'une : ou bien Nativa vous aime ou elle ne vous aime pas : dans le premier cas, elle n'a rien à vous refuser ; alors, faites-en votre maîtresse : dans le second, elle se moquera de vous ; repoussez-la avec indifférence et dédain, et ne la laissez pas se jouer impunément et froidement de votre passion.

Ces paroles, prononcées par Legoff avec cet air de bonhomie qu'il savait si bien prendre, affectèrent péniblement de Morvan.

— Baron, lui répondit-il d'une voix grave, l'amitié qui vous a lié à mon père rend votre personne sacrée à mes yeux, et vous vaut mon amitié et mon respect. Ce serait un manque de générosité de votre part que d'abuser de cette position pour insulter à mes sentiments les plus chers et les plus intimes. Je vous en conjure, au nom du comte de Morvan, votre ancien frère d'armes, ne touchez pas à mon amour pour Nativa.

— Puisque ce sujet de conversation vous est pénible, cher Louis, répondit Legoff, je m'engage à le bannir désormais de nos entre-